

MANSOURA EZ-ELDIN

Le Mont Émeraude
ou le conte manquant
du “livre des *Nuits*”

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Stéphanie Dujols

ACTES SUD/Sindbad

“Cette histoire, si on pouvait l’écrire à l’aiguille sur le coin de l’œil, elle donnerait à réfléchir à autrui¹!”

Eh bien, soit! Qu’écrire, ce soit graver quelque chose au coin des yeux, une manière d’aveugler pour rendre plus profonde la vision.

1. Formule récurrente dans *Les Mille et Une Nuits*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Les avis divergent quant au sens de Qâf. Ibn Zayd, 'Ikrima et Al-Dabhâk ont dit : "C'est une montagne d'émeraude encerclant la terre; le ciel en tire sa couleur verte. Elle supporte les deux extrémités du firmament, qui s'élève en forme de dôme au-dessus d'elle. Toutes les émeraudes possédées de par le monde ont chuté de cette montagne."

Exégèse d'Al-Qurtubi¹

Puis Bulûqiyyâ demanda à l'ange :

— *Est-ce que Dieu a créé d'autres montagnes derrière le mont Qâf?*

— *Oui, au-delà du mont Qâf se trouve une montagne dont la longueur est de cinq cents années de marche. Elle est faite de neige et de glace. Elle préserve de la chaleur des enfers la*

1. Al-Qurtubi (1214-1273), grand théologien andalou auteur d'une importante exégèse du Coran.

terre, qui, sans cela, en serait toute incendiée. Au-delà encore se trouvent quarante terres. Chacune d'elles est quarante fois plus grande que la nôtre. Certaines sont d'or, d'autres d'argent, d'autres d'hyacinthe et chacune est colorée différemment.

“Conte de Hâsib Karîm al-Dîn”,
*Les Mille et Une Nuits*¹

1. Traduction de Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel, Gallimard, coll. “Folio”, 1991, p. 349.

LA POUSSIÈRE DU CHEMIN

*Je ne m'appartiens pas. Je suis vouée à
quelque chose de vague ; je ne peux qu'aller
de l'avant et suivre mon destin.*

Je m'appelle Boustân !

Ceux qui me connaissent bien – ils ne sont pas nombreux – me surnomment la “prêtresse en noir et blanc”.

Les autres me trouvent bizarre, excentrique. Si un écrivain devait me décrire, il dirait : la “femme aux yeux de jais”, la “femme en noir aux cheveux d’ébène”, etc. Autant de qualificatifs s’en tenant aux apparences, mais impuissants à saisir ce qui brûle au fond de moi.

Nul ne saurait concevoir ce que je recèle ni ce dont je suis capable ; nul ne pourrait être au fait des événements qui, il y a plusieurs siècles, ont prédestiné ma vie. Aussi, c’est à moi d’être l’écrivaine, ou plutôt la conteuse, à moi qu’il revient de combler les lacunes du récit et d’en rassembler les fragments – récit dont je ne suis pas l’héroïne, mais qui ne pourrait exister sans moi.

En cette onzième année du III^e millénaire, je suis enfermée dans mon appartement donnant sur le Nil,

à Zamâlek¹, et j'écris sans trêve ni fatigue. Dehors, un monde ancien s'écroule, et moi, je cours après des mots sournois qui me filent entre les doigts. Tels d'éphémères nuages d'été, des scènes remontant de diverses époques défilent dans mon esprit; j'en attrape certaines, d'autres s'enfuient.

Je me revois enfant sur les monts Daylam², dans les années 1960, trottant derrière mon père qui fait sa promenade matinale en récitant des vers de Rûmi, d'Attâr ou de Hâfez³. Il me précède de plusieurs mètres. S'apercevant que je suis restée en arrière, il fait halte et m'attend patiemment. De la buée s'échappe de sa bouche. Je le rattrape; il m'assoit sur un rocher pour que je me repose un moment. Comme chaque fois, il me raconte un peu l'histoire de notre contrée d'origine. Malgré le froid extrême, je sens mon corps se réchauffer, et je rajoute des détails qu'il a omis de citer. Tout heureux, il me prend dans ses bras.

“Nous sommes d'éternels étrangers!” disait-il toutes les fois qu'il sortait ces vieux parchemins de son armoire secrète. Il me rappelait de ne jamais en divulguer l'existence à quiconque – oubliant que je ne parlais pour ainsi dire à personne d'autre que lui. Je lui en faisais la promesse, alors il m'enseignait comment les déchiffrer. Il me transmettait ainsi ce qu'il avait appris de son père. D'une voix chuchotée, il me disait que la lignée s'arrêterait avec moi. Je lui demandais ce qu'il voulait dire; il

1. Vieux quartier aisé du Caire, situé sur une île.

2. Région d'Iran s'étendant au sud et à l'ouest de la mer Caspienne.

3. Jalâl al-Dîn Rûmi (xiii^e siècle), Farîd al-Dîn Attâr (xii^e siècle), Hâfez (xiv^e siècle) : célèbres poètes mystiques persans.

me répondait que des signes annonçaient que j'étais la "prêtresse attendue", et s'en tenait là.

Assise dans mon appartement cairote, je pense à lui, et les parfums et les plantes du mont Alamût me reviennent en mémoire. Je peux presque apercevoir les pentes verdoyantes, les hauteurs coiffées de neige et la plaine enveloppant les villages qui bordent les monts Daylam.

Par un jour lointain, mon père me montra ce qu'il appela les "ruines de la forteresse d'Alamût". Une profonde affliction, dont j'ignorais la cause, se lisait sur son visage. Le corps très droit, exagérément allongé, il contemplait l'endroit qu'il pointait de l'index. Je ne regardais pas de ce côté : je fixais son visage familier, avec sa légère barbe et ses cheveux gris.

Nous redescendîmes vers la vallée. De loin en loin, il se retournait pour scruter ces ruines dont je ne savais encore rien. Deux jours plus tard, il me fit asseoir près de lui sous un châtaignier et me parla de Hassan ibn al-Sabbâh¹ et de l'ordre des assassins. Il dit que, hormis les récits, tout périssait. La mémoire cessait avec la mort de l'homme ; seules restaient les histoires, comme un substitut de mémoire en héritage.

Très tôt, il m'initia à la narration et à l'écriture et, peu à peu, il me révéla par bribes les tâches qui m'attendaient. Il me fit entendre des centaines de contes échappés des temps anciens et me récita des milliers

1. Prédicateur persan (né au XI^e siècle) ayant adopté la doctrine ismaélienne. Fondateur de la secte dite "des assassins", il se retranche avec ses hommes dans la forteresse d'Alamût (en 1090), et y établit un État indépendant qui servira de refuge à sa communauté. L'histoire des ismaéliens du mont Alamût a donné lieu à de nombreux mythes et récits fantastiques.

de vers de poésie. Sous ses encouragements, je dévorais tous les livres qui me tombaient sous la main.

Il m'emmena à peu près partout où il allait. Je visitai ainsi avec lui le tombeau d'Omar Khayyâm¹, que protègent les roses et les cœurs de ses adorateurs, marchai dans les allées et les venelles de la ville sainte de Mashhad, parcourus Nichapour, Chirâz et Ispahan. "Ce sont des villes où l'histoire est partout vivante; mais elles ne doivent pas nous faire oublier notre chère patrie!" disait-il avant de fermer les yeux pour rentrer en lui-même. Il me semblait alors que cette patrie rêvée n'était peut-être qu'une idée.

"Ne pouvant gagner ta compagnie, j'accompagne la poussière de ton chemin." Il aimait à répéter ce vers de Farîd al-Dîn Attâr. Je savais que le message m'était destiné; quelque chose me disait que c'était moi qui accompagnerais la poussière du chemin, et que je perdrais ma vie sur la voie impossible d'un pays de mots. Fragile et fatiguée, rongée par les pensées, les doutes et les appréhensions, j'étais vouée à marcher dans un tourbillon de poussière.

À dix-huit ans, je m'en allai, presque forcée, parce qu'il était convaincu que ma place n'était plus là où il habitait. Je devais entamer ma route toute seule. Je n'emportai que quelques vêtements dans ma valise afin de pouvoir y fourrer le plus grand nombre de manuscrits, de livres et de documents dont il me chargea. Dans ma mémoire s'embrasaient des centaines de détails. J'avais un petit carnet renfermant des noms de villes; j'en

1. Grand mathématicien, astronome, philosophe et poète persan (1048-1131), auteur de célèbres *Quatrains*.

traversai certaines à la hâte tel un passereau inquiet, en survolai d'autres comme un oiseau de proie, et m'installai dans quelques-unes, un plus ou moins grand nombre d'années. De New York, où j'étais censée finir mes études, jusqu'au Caire, dont il avait compris, à la lecture des prophéties dissimulées dans le legs de ses ancêtres, que ce serait ma dernière étape, l'endroit où je trouverais l'objet de ma quête. Le Caire où je suis à présent – trente-deux ans après lui avoir fait mes adieux –, occupée à assembler des mots pour tisser la trame du conte manquant du “livre des *Nuits*”.

“Mais quel conte? On en connaît beaucoup qui sont venus se rajouter aux *Mille et Une Nuits*, mais a-t-on jamais entendu parler d'un conte qui *manquerait* à l'œuvre? Et puis, il ne s'agit pas en soi d'un livre, mais d'un texte sans fin, sans cesse remodelé au gré des ajouts et des suppressions!”

Voilà ce qui viendra à l'esprit de ceux qui me liront. Mais permettez-moi d'abord de rassembler les lambeaux de mon histoire! Et pardonnez-moi si, à ce stade, les choses ne vous semblent pas claires. Sachez qu'il est extrêmement difficile de sauter d'une époque à l'autre, de jongler entre les dates, de concilier un passé immémorial avec le présent que l'on vit. Tout vient à point à qui sait attendre, demandez au pêcheur! Soyez patients – la patience a toujours été ma seule compagne sur cette route escarpée.

Comme il y a quelques années, sur le chemin de cette maison isolée dans la campagne... Sur le moment, j'avais été prise de gêne à l'idée de courir après quelque chose que les autres verraient comme un simple mirage. Mais

il se trouve que chaque fois que j'étais prise de doute, un signe m'apparaissait qui rendait à mon monde sa cohésion et donnait du sens à mon voyage. Cette fois, le signe, c'était que cette mesure nichée dans un coin perdu à des kilomètres du Caire correspondait parfaitement à la description consignée dans mes vieux documents.

Un bâtiment de terre ceint d'une haie de joncs et ombragé par un immense mûrier ; plusieurs camphriers autour de la maison. Les dessins peints sur la vieille porte de bois me firent une vive impression : un bateau de pèlerins¹, un palmier ployant sous les dattes, un oiseau gigantesque prêt à fondre sur une proie que le peintre avait oublié de dessiner. J'eus du mal à m'arracher à ma contemplation pour frapper à la porte.

Un petit coup timide, puis d'autres plus forts, jusqu'à ce que la maîtresse de la maison, et sa gardienne, vienne m'ouvrir. Elle était exactement comme je l'avais imaginée : brune, mince, le regard éteint, un bandeau noir serré autour de la tête, une ample djellaba de la même couleur. Je ne savais pas ce que je devais dire, comment expliquer ma visite impromptue... Heureusement, elle m'épargna cet embarras.

“Ça fait longtemps que je t'attends, fit-elle, avant de décrocher la lampe à pétrole suspendue au mur par un clou et de souffler sa flamme. La lumière du bon Dieu nous suffira bien.”

Elle jeta un regard à la cigarette que je venais d'allumer, puis détourna le visage et se mit à tâter les plis de son vêtement, tout en observant à la dérobée ma

1. Pour La Mecque ou Médine.

chevelure étalée négligemment sur mes épaules, ma tenue courte, et cette cigarette sur laquelle je tirais avec avidité. Moi aussi, je regardais son corps efflanqué et son visage fripé. Je me disais qu'elle devait avoir tout juste cinquante ans, et me félicitais de ne pas faire mon âge : personne n'aurait pu croire que nous n'avions que quelques années de différence.

Je lui demandai où se trouvait la chambre. Elle me l'indiqua de la main. En ouvrant la porte, je fus frappée par les murs nus et par une forte odeur d'encens. Je refermai derrière moi, me déchaussai et marchai pieds nus sur une natte de paille propre.

Aucune fenêtre. Juste un lit en bois et une table de chevet sur laquelle étaient posés un chandelier d'argent à six branches et, à côté, de vieux livres aux pages jaunies. Tout était recouvert de poussière blanche. Je tentai vainement d'en ôter un peu avec ma main. C'est là que je me souvins qu'il était dangereux de changer quoi que ce soit à cette chambre, ou de raconter ce que j'y vivrais. Je me souvins aussi qu'il ne fallait pas que j'en sorte avant qu'un jour entier se soit écoulé, durant lequel je devais m'abstenir de parler.

Pendant un moment, je fus submergée par mon *alter ego*. J'étais tendue ; je regrettais presque d'être venue là. J'allumai une autre cigarette pour me calmer et m'allongeai sur le lit.

J'enfouis mon visage dans l'oreiller, histoire d'échapper à cette odeur d'encens ; hélas, elle me sembla encore plus pénétrante. Je me relevai pour m'adosser à la tête de lit. Je crus entendre les rires éclatants de mon père s'égrener sur le sol de la chambre. Je ne l'avais pas revu pendant

trente ans et il était mort quelques années plus tôt, pourtant je percevais sa présence, là, à côté de moi, et pouvais sentir le parfum de tabac qui se mêlait à son souffle. Je me rappelai le timbre tranquille de sa voix, et ces mots qu'il prononçait lentement et posément, comme s'il les concédait avec parcimonie à son interlocuteur. J'étais étonnée que sa présence soit si intense dans un endroit où il n'était jamais venu. Comment se pouvait-il que cet homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie éloigné de tout me poursuive partout où j'allais ?

J'entendis des voix enchevêtrées se quereller violemment. De temps en temps, je distinguais mon nom – sous sa forme persane –, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qui se disait : les mots ne semblaient pas avoir de sens, ni référer à rien. Puis le brouhaha s'apaisa, il ne me parvint plus que l'écho d'un léger bourdonnement.

Je n'avais saisi que mon nom, prononcé tantôt “Boustân Darya¹”, tantôt “Bagh² Darya”. À la tombée du soir, les six bougeoirs du chandelier s'allumèrent d'eux-mêmes. Je n'avais ni faim ni soif ; je ne ressentais plus le besoin de fumer. Ma vie défilait devant moi comme un film se répétant lentement et indéfiniment. Ma mémoire soudain en éveil avait conservé les moindres détails de mon passé. Des situations d'échec, surtout, me revenaient à l'esprit, mais, curieusement, sans m'inspirer de remords. J'étais comme sous l'effet d'un narcotique alanguissant mes réactions et annihilant en moi toute peur et toute tension.

1. *Boustân* signifie “jardin”, ou “verger”, en arabe comme en persan ; *darya* signifie “mer” en persan.

2. *Bagh* : “jardin”, en persan.

Parfaitement calme, je me déshabillai et m'assoupis à demi nue. Dans mon sommeil, j'entendis mon père chanter une chanson dont le sens m'échappait. Je me vis enfant, gambadant dans les jardins du mausolée de Saadi al-Chirâzi¹, dévalant ses escaliers puis les gravissant à nouveau pour jouer entre ses piliers de marbre rose. Tour à tour, je m'éloignais du mausolée jusqu'à apercevoir sa coupole turquoise, ou m'en approchais pour scruter les dessins ornementant son entrée : un écrin bleu bordant un arbre de vie dont les fleurs et les feuilles créaient une jubilation de couleurs au sein d'un cadre doré orné de miniatures. À l'intérieur, des vers de Saadi étaient inscrits sur les murs, comme un talisman défiant le temps.

Quittant le tombeau entouré de cyprès, je me dirigeai vers les fontaines. De pas en pas, je passai de l'enfance à l'adolescence, puis à la jeunesse, jusqu'à devenir la femme que je suis aujourd'hui. Puis, laissant là ces jardins, je songeai que rien n'égalait le printemps de Chirâz et me remémorai le pays perdu de mes ancêtres ; alors la tristesse m'envahit.

Quand je me réveillai, j'étais tout habillée et j'avais comme des courbatures. La chambre était différente. À ma droite, une fenêtre avait surgi au milieu du mur. Le chandelier à six branches n'était plus là, pas plus que les vieux livres posés à côté. La table de chevet elle-même avait disparu. Je me dis que l'on avait dû me transporter

1. Saadi al-Chirâzi est un grand poète humaniste persan du XIII^e siècle. Ses deux ouvrages les plus célèbres sont le *Gulestân* ("le Jardin des roses") et le *Bustân* ("le Verger"). Son mausolée, construit à Chirâz au milieu de splendides jardins, est un véritable lieu de pèlerinage.

dans une autre chambre. Me redressant sur mon séant, je me demandai d'où pouvaient venir ces douleurs que je sentais un peu partout dans mon corps. Je me levai lentement, enfilai mes chaussures et sortis d'un pas lourd.

Trouvant la maîtresse du logis installée dans le séjour, je m'assis en tailleur à côté d'elle sur un tapis de laine. Je ne lui dis rien de ce qui m'était arrivé dans la chambre. Au demeurant, elle ne s'attendait pas à ce que je lui raconte quoi que ce soit; elle ne semblait rien attendre de moi.

J'attrapai mon sac à main et pris le chemin du retour. Une petite pluie tombait; l'obscurité progressait à pas hésitants. Je rajustai mon châle noir sur mes épaules, puis tendis une paume devant moi. Des gouttes de pluie s'y déposèrent. Je serrai le poing en faisant le vœu qu'elles se changent en émeraudes scintillantes, comme celles du conte du mont Émeraude – celui qui, pour quelque raison, s'est trouvé écarté des *Mille et Une Nuits*.

Conteurs et copistes semblaient l'avoir laissé en déshérence. Au début, ils s'étaient employés à le falsifier. Lorsqu'un auditeur se rendait compte de quelque chose, ils rectifiaient un détail de-ci de-là, l'air de rien, façon d'escamoter les autres anomalies. Avec le temps, le récit finit par s'éloigner du texte original, voire par le contredire, et son contenu alla s'éparpiller dans les autres contes!

Nul ne sait au juste pourquoi un tel sort échut à ce conte-là. On raconte qu'à l'époque il causa un malaise à certains conteurs, un je-ne-sais-quoi d'incommodant qu'ils ne pouvaient souffrir lorsqu'ils récitaient les *Nuits* dans les venelles et les tavernes de Bagdad, du Caire ou de Damas. C'était comme si une malédiction

l'empoisonnait, qui contaminait l'esprit du conteur, le rongeur avec la ténacité d'un charançon jusqu'à ce que la folie s'empare de lui. Combien de conteurs perdirent ainsi la raison et finirent leur vie errant par les chemins comme des âmes en peine...

D'aucuns prétendirent que le conte fut contrefait à dessein afin d'apaiser l'âme de la princesse Zomorroda¹, fille de Yaqoût², le roi des montagnes et des pierres précieuses qui résidait sur le mont Qâf³. Car selon eux, toute évocation du récit tel qu'il se présentait faisait l'effet d'un coup de poignard à la princesse – laquelle, comme toutes les princesses des *Nuits*, était aussi belle que la lune en son plein : l'œil ne pouvait se repaître de sa vue, mais un simple regard vers elle vous attirait mille malheurs.

Certains allèrent jusqu'à affirmer qu'à chaque mot du récit déclamé par un conteur des *Nuits* la jeune fille au sourire suave et à la douce joue s'enfonçait un peu plus dans les ténèbres de l'enfer.

Quant aux premiers exégètes des *Mille et Une Nuits*, ceux qui en connaissaient les moindres secrets, ils dirent que l'histoire de la princesse des montagnes était condamnée à être chassée du paradis de cet illustre ouvrage. C'était une fatalité. Et une fatalité porteuse de malédiction ! La "malédiction des *Nuits*", disait-on. Ce livre assassin, funeste, bruissant des cris de milliers de monstres, de damnés, de démons – djinns et humains –, regorgeant d'incantations maléfiques et de tous les genres de magie noire.

1. "Émeraude".

2. "Hyacinthe".

3. On verra que le mont Qâf n'est autre que le mont Émeraude.

Mais si tous les contes des *Nuits* ont conspiré contre celui-là pour le chasser du livre, il s'est réservé une impitoyable vengeance. Le père de Zomorroda, en effet, qui était un magicien hors pair, avait concocté un maléfice devant frapper quiconque ferait du tort à sa fille, aussi bien de son vivant qu'après sa mort. Il en fut ainsi : le conte abritant l'âme de la princesse suppliciée allait faire jaillir la vengeance en frappant de malédiction le livre tout entier, qui se trouva banni de sa culture d'origine... On disait que celui qui lisait les *Nuits* jusqu'au bout mourait après en avoir lu le dernier mot.

Seuls les ermites et les mystiques originaires du mont Qâf, et qui, à la suite de sa disparition, avaient erré de contrée en contrée avec leur descendance, ceux-là qui s'étaient éloignés des tentations de la vie, puis avaient choisi, après des décennies d'errance, de se poser sur les hauteurs des montagnes pour vivre enfin tranquilles, seuls ces hommes-là se proposèrent de retrouver le texte originel du conte et de le réintégrer aux *Mille et Une Nuits*.

S'ils s'attelèrent à cette tâche, c'était à la fois pour se prémunir contre le maléfice menaçant ceux qui osaient renier le conte du mont Émeraude et dans l'espoir de retrouver l'antique patrie de leurs ancêtres. Mais c'était aussi par amour pour ce texte dont ils estimaient qu'aucun autre ne pouvait l'égaliser, ni dans le livre des *Nuits*, ni dans le *Mahâbhârata*¹, ni dans le *Shâh Nâme*², ni dans aucun autre ouvrage composé par les anciens.

1. Long poème épique de la mythologie hindoue, datant des derniers siècles avant Jésus-Christ, le *Mahâbhârata* est considéré comme l'un des livres sacrés de l'Inde.

2. Le *Shâh Nâme* ou "Livre des rois", écrit vers l'an 1000 par le poète persan Ferdowsi, retrace l'histoire de l'Iran depuis la création du monde jusqu'à l'arrivée de l'islam.

De tous les récits fascinants contés par Schéhérazade, ils étaient convaincus que c'était celui qu'elle préférerait, et l'amulette magique qui l'avait protégée de la violence sauvage du roi Shahrayâr.

Dans les carnets secrets qu'ils conservaient dans des grottes de montagne, ils écrivirent que Shahrayâr lui-même était tombé amoureux du conte et de son héroïne, au point que, parfois, sa langue fourchait : il appelait sa conteuse "Zomorroda". Schéhérazade ne s'en offensait pas, elle souriait gentiment en songeant qu'elle aurait bien aimé être la fille du roi Yaqoût, la maîtresse et protectrice du mont Émeraude.

Combien de fois n'avait-elle pas rêvé d'être cette princesse plus belle que Manâr al-Sanâ – la femme aux plumes, fille du roi des djinns dans le conte de Hassan de Bassora –, plus savante que l'esclave Tawaddoud et la princesse Nozhat al-Zamân réunies, plus vaillante qu'Abrîza, la fille du roi de Césarée dans l'épopée d'Omar al-No'mân et de son fils, le prince Sharkân.

Dans le conte du mont Émeraude, Zomorroda avait une présence envoûtante ; sa bonté, son intelligence, son audace semblaient planer sur le monde. Schéhérazade ignorait que cette histoire, telle qu'elle lui était parvenue et qu'elle l'avait contée à Shahrayâr, n'était qu'une funeste déformation de la vie d'une vraie princesse ayant vécu un jour au sommet de la montagne enchantée de Qâf. Une vie partie en fumée, n'ayant rien laissé d'autre qu'un récit qui allait subir de perpétuelles déformations, en attendant celui qui l'expurgerait de toutes ces disgrâces et ferait revivre ses pans morts ou tombés dans les brumes de l'oubli.

Avec le temps, les ermites originaires du mont Qâf se sont raréfiés. Il y a quelques décennies, il n'en restait que sept : l'un vivait dans une grotte cachée dans le mont Qasyoûn à Damas, un autre en Iran dans les monts Zagros, un troisième quelque part dans la chaîne de l'Atlas, un quatrième sur le mont Sainte-Catherine, dans le désert du Sinâï, un cinquième dans l'Himalaya, un sixième en Iran, encore, au sommet du mont Damâvend, et un dernier près des ruines de la forteresse d'Alamût dans les monts Daylam. Avant de mourir, chacun de ces ermites était censé en choisir un autre, qui deviendrait le gardien du conte.

Sachant tout les uns des autres sans jamais communiquer physiquement, ils vivaient avec leurs quelques disciples dans l'attente de la résurrection de leur princesse disparue. Mais leur nombre ne tarda pas à se réduire comme une peau de chagrin : cinq d'entre eux moururent sans laisser de successeur dépositaire de leur secret ; quant au sixième, il quitta le mont Damâvend avec son fils unique et n'eut plus jamais de nouvelles de son collègue des monts Daylam. Ce dernier passait pour le meilleur connaisseur de la vie de la princesse Zomoroda, notamment parce qu'il possédait un manuscrit extrêmement rare contenant des signes – codés, pour la plupart – qui pouvaient conduire, si tant est qu'on parvînt à les déchiffrer, aux pièces manquantes du conte du mont Émeraude, et permettre ainsi de faire revenir la fille du roi Yaqoût. Or il se trouve qu'il était persuadé que c'était moi, sa fille unique, Boustân al-Bahr¹, ou

1. En arabe, *bahr* signifie “mer”, comme *darya* en persan.

Boustân Darya, comme il avait coutume de m'appeler, qui m'acquitterais de cette mission que personne n'avait réussi à mener à bien depuis des siècles.

D'après les prophéties – rédigées sous forme d'énigmes ou de poèmes obscurs –, c'était une femme surnommée la "prêtresse attendue" qui ferait renaître Zomorroda de ses cendres en épurant son histoire de toutes ses anomalies, pour ensuite la réinsérer dans le texte des *Nuits*; alors le mont Qâf reprendrait corps, sa malédiction s'annulerait et, après des siècles d'errance et d'exil, ses habitants retourneraient y vivre.

L'ermite des monts Daylam croyait résolument en la puissance magique des mots. Un seul vocable pouvait faire s'effondrer royaumes et empires; deux lettres côte à côte pouvaient mettre fin à une vie. Seule Zomorroda saurait cheminer habilement, les yeux clos, dans les champs de mines du langage et séparer le bon grain de l'ivraie. Il ne cessait de prier le ciel de lui accorder d'assister au retour de la princesse, qu'il devinerait en voyant tomber une pluie d'émeraudes : de petits grains verts que seuls percevraient ceux qui croyaient à l'existence de Qâf – quant aux autres, ils n'y verraient qu'une pluie ordinaire, comme toutes les pluies.

Parmi les ancêtres du sage, des générations entières d'ermites perdirent leur vie à attendre cette pluie d'émeraudes devant accompagner le retour de la fille de Yaqoût. En effet, aussitôt que la princesse reviendrait à la vie et retrouverait le fil de son passé, le mont Qâf se dresserait à nouveau en dansant d'allégresse. À ce moment-là, des fragments d'émeraudes s'en détacheraient et tomberaient en pluie sur le monde.

Alors, *al-'anqâ*¹ renaîtrait de ses cendres et les habitants de la montagne rentreraient chez eux. Débarrassés de la malédiction de l'errance et de la clandestinité, ils reprendraient leur existence à l'instant où elle s'était arrêtée. Le roi Yaqûût serait pour eux un protecteur éternel, et la princesse régnerait sur leur peuple en s'inspirant de la philosophie et de la sagesse de Qâf – sagesse menant à la compréhension de soi, et donc du monde.

1. Oiseau extraordinaire, de taille considérable, qui rappelle le phénix.